

Compte rendu

Ouvrage recensé :

DASSIÉ, VÉRONIQUE. *Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime*. Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2010, 367 p. ISBN 978-2-7355-0712-2

par Michel Valière

Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française, vol. 8, 2010, p. 183-185.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045271ar>

DOI: 10.7202/045271ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DASSIÉ, VÉRONIQUE. *Objets d'affection. Une ethnologie de l'intime*. Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2010, 367 p. ISBN 978-2-7355-0712-2.

Quand l'objet se fait relique – J'ai eu la chance, et l'honneur, de pouvoir assister à des entretiens de Véronique Dassié, alors doctorante en ethnologie, avec ses informateurs. Ce qui m'a frappé d'abord, c'est l'extrême connivence qui s'établit d'emblée entre les interlocuteurs. Quelque chose comme l'intensité d'une redécouverte à l'arrivée d'une cousine attendue avec impatience et fébrilité : un débordement d'affection. Outre la situation conventionnelle d'enquête (je souligne ici l'inadéquation de ce terme dans le cas présent !), disons plutôt d'entretien chaleureux, une ambiance extraordinaire, un climat rare s'installe devant ces armoires aux portes grandes ouvertes, ces tiroirs regorgeant de documents ou de menus objets, ces secrétaires libérant papiers et dossiers, ces albums photographiques où se tissent souvenirs et généalogies. Véronique Dassié partage sans fard la jubilation de son témoin, manifeste une empathie non feinte, créant ainsi les conditions de l'accélération du flot d'énoncés dans un continuum de paroles dont l'épaisseur sémantique sera le ferment et le terreau de ses interprétations ethnologiques. Le lecteur sera touché, piqué au vif, surpris lui-même par ses propres émotions nées de celles offertes en partage par cette puissante « mécanique affective ».

J'ai encore pu mesurer cette efficacité émotionnelle, lors de l'inauguration d'une exposition réalisée par elle, conjointement avec Virginie Kollmann, conservateur du Musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine à Argenton-sur-Creuse. En effet, toutes les prises de paroles, dont celles du président de la Communauté de communes et ancien ministre, comme celles des acteurs principaux, s'effectuaient gorge serrée, segmentées par les étreintes d'émotions... voire des silences d'écoute intérieure.

Mais revenons à cette « belle ouvrage », issue d'une thèse de doctorat soutenue le quinze juin 2007 à l'École des hautes études en sciences sociales (ÉHESS) à Paris, sous la direction de l'anthropologue Daniel Fabre et qui a été honorée à juste titre. Ce travail de recherche sur les « objets d'affection » (le mot est emprunté par l'auteur au photographe Man Ray) dans l'espace domestique contemporain s'inscrit sur le « territoire » de la quotidienneté et de la familiarité ; il a été conduit en divers endroits de l'Hexagone (Franche-Comté, Languedoc, Midi-Pyrénées, Périgord, Paris, Poitou-Charentes, Région Centre...), mais concerne bien d'autres lieux non nommés de France et de sa périphérie. Du point de vue méthodologique, Véronique Dassié a réalisé plusieurs dizaines d'entretiens ainsi que des observations *in situ* et a été la cheville ouvrière, pour une légitime restitution au public, de l'exposition précédemment citée. Ainsi s'est-elle intéressée à la pratique largement

répandue et partagée de la « conservation » et de l'attachement au titre de « souvenirs » d'objets du quotidien, hétéroclites, qu'ils aient été offerts, transmis, achetés, retrouvés, etc.

En effet, qu'il s'agisse de bibelots alignés sur une étagère, d'ustensiles indispensables à la vie de chaque jour, les objets deviennent des compagnons permanents. Utilisés fréquemment, oubliés ou admirés, supports de transactions économiques ou souvenirs des affects transitionnels, ils sont omniprésents. Ils ne peuvent échapper aux sens et leur matérialité s'impose à la vue. Les premiers ethnologues, d'ailleurs, ne s'y sont pas trompés, qui ont montré, par leurs collectes « raisonnées » ou « empiriques », le rôle de témoins qu'occupent les objets apparemment les plus ordinaires, glissés insidieusement dans les moindres recoins de la vie sociale. L'échange de biens, les techniques d'acquisition ou de production et, plus généralement, la mise en œuvre de technologies sont autant de pratiques dans lesquelles ils peuvent prendre place. Curiosités au parfum d'exotisme ou vestiges surgis d'un passé familial, ils sont, pour les ethnologues, indices de modes de vie lointains ou voués à disparaître, « autres » et différents. Et si les objets n'occupent pas toujours une position centrale, ils apparaissent de façon récurrente, ne serait-ce qu'en raison de la force pédagogique de leur « iconographie ».

Généralement ni utiles ni même utilitaires, pas réellement beaux, assez peu rentables dans un circuit économique, ils sont, absurde paradoxe, investis d'une affection toute particulière. Souvent obsolètes, ces « petits riens » occupent, voire envahissent, des portions d'espace familial où ils s'avèrent encombrants. Mais, au lieu d'être abandonnés comme d'autres déchets, ils restent difficiles, impossibles souvent à jeter. Chacun sait que l'alliance, intime et personnelle, qui unit une personne à une chose, reste toutefois nécessairement anecdotique à des yeux extérieurs.

Ces différentes considérations invitent donc à mieux observer la conservation et la circulation de ces « objets d'affection ». Rencontrer les « conservateurs de l'inutile », c'est envisager de tenter de cerner les ressorts d'une pratique banale et commune, mais c'est s'engager dans une voie d'accès difficile. Tous ces objets concernés, multiples et disséminés, sont à la fois proches et insaisissables ; mais quels objets sont éligibles au rang de souvenirs et par quel processus cette mutation s'opère-t-elle ? À l'évidence, leur approche annonce un parcours labyrinthique au travers de la mémoire individuelle, mémoire qui dit, certes l'objet, mais surtout qui découvre aussi une « part de soi » au cours des récits à caractère autobiographique auxquels ils donnent lieu. Part de soi inscrite dans des lignages, qui fait une large place à la lignée maternelle et au féminin, notamment lorsqu'il s'agit de textiles et de travaux de fil et d'aiguille. La moindre pièce (broderie blanche, coiffe,

drap, nappe, napperon, pièce ajourée, vêtement, etc.) ouvre un champ non seulement de savoirs généalogiques, mais aussi d'expériences et de récits d'apprentissage qui dépassent le cadre de la seule parentèle pour s'ouvrir sur la communauté entière.

D'un autre point de vue, l'objet, dont le cheminement peut être retracé, acquiert, aux yeux de son détenteur, un véritable statut de relique profane, tant est prégnante l'idée que du contact avec une personne donnée, disparue ou non, dépositaire d'une histoire particulière, il tire force et vertu, même au terme de multiples traitements et autres avatars subis... Ainsi, « reliques » et « ancêtres » entretiennent-ils de subtils liens qui se tissent au travers d'évocations de souvenirs et d'émotions. Tiroirs, armoires, coffrets et caissettes, malles ou mallettes en sont les reliquaires, dont les emplacements sont mémorisés, sont autant objet de surveillance discrète que de soins attentifs.

En conclusion et sans entrer plus avant dans l'analyse du contenu, il est à remarquer comment l'auteur, avec une posture d'« étrangère » au milieu, accomplit une anthropologie fine de la vie privée dans ce qu'elle recèle de plus intime, offrant la compréhension de l'individu dans sa singularité, mais aussi, subtile articulation, dans sa caractéristique sociale et collective.

MICHEL VALIÈRE

Ethnologue, Université de Poitiers

DESLOGES, YVON (avec la collaboration de MICHEL P. DE COURVAL). *À table en Nouvelle-France. Alimentation populaire, gastronomie et traditions alimentaires dans la vallée laurentienne avant l'avènement des restaurants*. Québec, Septentrion, 2009, 232 p. ISBN (livre) 978-2-8944-860-16 / ISBN (pdf) 978-2-8966-455-65.

Dans le cadre de l'exposition *À table ! traditions alimentaires au Québec*, présentée au Château Ramezay en 2009-2010, Yvon Desloges propose un ouvrage de synthèse sur un sujet incontournable de l'histoire culturelle. Il est important de rappeler que l'auteur a poursuivi une carrière d'historien à Parcs Canada où il s'est notamment consacré aux fortifications de la ville de Québec, au canal de Lachine et à l'histoire de l'alimentation. Il nous livre ici une brillante synthèse qui repose sur un corpus documentaire important – récits de voyage, sources archivistiques, recueils de recettes, cahiers de comptes, données concernant les importations et les exportations –, qui lui permettent de proposer un récit des pratiques alimentaires dans la vallée laurentienne. L'auteur décrit comment les nouveaux habitants de la Nouvelle-France ont transposé les traditions alimentaires européennes tout en les adaptant aux